

clamer : « un tel acte serait une généreuse contribution à l'idéal de la paix générale », ou encore : « il faut à tout prix épurer l'arrière », ou enfin : « la patrie sera sauvée ». Ces occupations ou préoccupations, ces usages, ces figures, cette langue répondent à un état religieux, politique, social, infiniment plus avancé, sinon même contemporain. Je crois ouvrir la gazette plutôt qu'une ancienne chronique. J'entends bien qu'on doit aller vite, qu'on veut tirer comparaison et leçon des événements du passé, se faire comprendre des bourgades, transposer. C'est parfait, et j'applaudis à la transposition hardie qui d'un terme nouveau fait jaillir le sens, l'image et le « son » antiques, dirais-je, qui nous restitue une vérité plus fidèle que le réel. Mais prenons garde que le décalage ne devienne anachronisme, que les perspectives ne soient faussées, que les personnages ne semblent déguisés, que la saveur de l'ingénuité ne se fonde et le parfum de la poésie ne se perde en chemin.

A la vérité, le spectacle savait disposer de la magie de la musique pour soulever d'un souffle sacré ces chœurs un peu prosaïques, de celle de la mise en scène, de la lumière et du coloris, de la voix et du geste, pour animer ces personnages un peu sommairement découpés ! Ainsi la grande voix de l'orgue emplît d'un frisson mystique la nef à la froide architecture, et les faisceaux du soleil font, à travers le vitrail, palpiter les rois et les saints immobiles.

Telle qu'elle est, cette œuvre, conçue avec un amour évident, noblement pensée, soigneusement écrite, et dont le succès n'est pas épuisé, prend une place honorable, à côté de « L'avalanche », des « Rogations » et de « L'Auberge du Genépi », du même auteur, et après le « Jugement dernier » et la « Tragédie d'Abel », de M. W. Ebener, dans l'histoire de ce « Théâtre populaire valaisan » dont M. J. B. Bertrand nous a si méritoirement donné l'attachante monographie ¹. Elle rappellera utilement de grands souvenirs, — millénaires et tout récents.

Jean Graven.

Louis Delaloye : « L'évolution du Vieux Pays ». — (Editions V. Attinger, Neuchâtel).

Ce livre devait être écrit.

L'évolution de notre canton depuis quelques décennies est en effet si patente qu'elle est presque une révolution. Il convenait d'en marquer les étapes et d'établir la comparaison entre le passé, le présent et l'avenir, quoique relativement à celui-ci certains vers de Victor Hugo gardent leur actualité.

Sujet vaste, même compliqué, car tant de facteurs entrent en jeu dans la vie et la civilisation d'un peuple ! Et lorsqu'on en veut entreprendre la description sous toutes ses faces, le danger est grand d'être prolix ou incomplet, inégal ou aride. M. Delaloye a-t-il évité ces écueils ? Dans ce compte-rendu, je ne partagerai ni l'admiration béate de tels de ses bibliographes, ni la sévérité féroce de tel autre. J'admire le sentiment qui l'a guidé et l'effort qu'il a fourni, j'apprécie la ferveur et l'esprit de méthode qui respirent en ces pages, mais, en toute franchise, l'intention et la conception m'ont paru plus heureuses que l'exécution.

La partie historique, où l'écrivain passe en revue les conditions de vie économique et sociale du « Vieux Pays » laisse à désirer. Quand on a le privilège d'être fonctionnaire de l'Etat, d'avoir son bureau à proximité des archives et de la bibliothèque cantonales, on peut, que diable ! découvrir et exhiber des matériaux inédits et ne recourir qu'accessoirement aux citations des Stumpf, Simler, Schiner, Bridel, Furrer, etc. Depuis trente ans, les recherches historiques se sont multipliées et ont mis au jour des renseignements abondants et variés. Je pense, par exemple, à l'*Evolution du droit pénal valaisan*, de M. Jean Graven que M. Delaloye aurait consultée avec fruit pour engraisser son chapitre : Extrait de quelques lois, car la législation est le principal reflet de la culture d'un peuple. D'autres chapitres : habitation, alimentation, habillement, coutumes, hygiène, sont à mon humble avis trop sommaires et méritaient mieux que des extraits d'auteurs archi-connus et qui

¹ Archives suisses des traditions populaires. T. XXXI/XXXII, 1931.

n'ont fait que traverser le Valais sans y « pénétrer ». Il ne pouvait passer sous silence l'étude substantielle et critique de Louis Courthion, le *Peuple du Valais*, ni celle de son collègue Clément Bérard (*Au cœur d'un Vieux Pays*), ni certains livres de Mario * * *, ni la thèse de F. de Torrenté, le *Développement industriel du canton du Valais*, de préférence à un Charles Lenthéric, par exemple, qui a pu parler en expert du bassin du Rhône, mais qui n'a pas visité les vallées d'Hérens et d'Anniviers pour lesquelles il sert de référence.

Les principales entraves qui dans le passé ont nui au développement du canton, malgré sa situation géographique exceptionnelle, ne convient-il pas de les rechercher avant tout dans l'état de sujétion où était réduit le Bas-Valais ? dans l'autonomie excessive des communes et des dixains du Haut ? dans la méfiance systématique de l'étranger ? Le fait est que la transformation du canton coïncide avec le rétablissement de l'égalité des droits entre les deux parties du canton et dans l'ouverture de voies de communications. S'isoler, se calfeutrer chez soi peut à la rigueur convenir à un riche, mais pour un pauvre, — et le Valais l'était, — c'est le plus sûr moyen de croupir et de mourir de misère. Réduit à ses seules ressources et sevré des subventions fédérales, le Valais n'aurait pu entreprendre ni l'endiguement du Rhône, ni l'assainissement de la plaine, ni la construction des routes de montagne.

Autre observation : les sources devraient être indiquées avec exactitude et précision. Le Dr Schiner a écrit une *Description*, non une Histoire du Département du Simplon, et Simler (non Stimler, p. 69) une *Vallesiae Descriptio* et non une histoire du Pays.

M. Münster est en réalité Sébastien Münster, et M. Stampf (p. 25) est Jean Stumpf, etc. Les lettres de Jean-Jacques Rousseau à Julie sont un poème.

Aux *Travaux statistiques du canton du Valais*, publiés à l'occasion du congrès à Sion en 1908 de la Société suisse de statistique contribuèrent d'autres que M. l'abbé Léo Meyer, par exemple les ingénieurs Haenni, Rauchenstein, de Preux, les chanoines de Cocatrix et Imesch, G. Lorétan, C. Favre, J. Emonet, etc. Il ne faut pas ignorer le cheval, la vache ou le mouton parce que le *Lion* est le roi des animaux.

Permettez, Monsieur : des erreurs ou des confusions de ce calibre pourraient provoquer le soupçon que vous ne vous êtes pas personnellement abreuvé aux sources que vous indiquez et jeter le doute sur l'authenticité des témoignages que vous invoquez.

La deuxième partie, le « Valais d'aujourd'hui », est manifestement la mieux traitée. M. Delaloye est plus économiste qu'historien, plus pratique que spéculatif (par le temps qui court, c'est beaucoup plus avantageux). Ses aperçus sur les progrès industriel, commercial, et surtout agricole sont suggestifs et instructifs. Peut-être aurait-il pu insister davantage sur le développement intellectuel, un peuple ne vivant pas que de pain et de vin et les lettres, les arts et les sciences ayant sensiblement participé à l'essor général et bénéficié de l'amélioration des conditions de vie.

Il eût été équitable de reconnaître les multiples initiatives du gouvernement de 1840 et de son chef Maurice Barman ; relevons encore que la *Société sédunoise d'agriculture*, fondée en 1868 a à son actif des services dignes d'être signalés et que la *Société de secours mutuels*, qui date de 1852, a précédé d'un bon demi-siècle les caisses Raiffeisen dans l'encouragement de l'épargne.

Une lecture attentive du livre de M. Delaloye suggérerait d'autres observations. Il les a du reste prévues : « D'aucuns nous feront le reproche d'effleurer une quantité de questions et de n'en traiter aucune à fond... Comme nous avons tenu à donner une idée de l'ensemble du développement matériel et moral du pays, nous avons dû forcément être bref. »

Oui, c'est bien un tableau général, une synthèse qu'il nous a brossés du Valais dans le premier tiers du XX^e siècle et les témoins de cette évolution trouveront dans la peinture de M. Delaloye un sujet de satisfaction, de fierté et de confiance, un sujet de reconnaissance aussi à l'égard des pionniers et artisans de cette transformation et de son principal animateur, le Conseiller d'Etat Maurice Troillet ; ce dernier, à défaut d'autre monument, aurait un acompte en celui que M. Delaloye lui a discrètement élevé.

Sans doute le décor a son envers. S'ils ont de beaux et grands biens au soleil, l'Etat,

les communes et les particuliers ont d'impressionnants comptes débiteurs à l'ombre des banques. Les faillites, concordats, assainissement agricoles sont à l'ordre du jour ; les préposés aux poursuites et les vendeurs de billets de loterie (signe des temps!) restent à peu près seuls à sourire.

Mais l'auteur est optimiste. Ces efforts ces peines, ces sacrifices obtiendront leur récompense, la semence lèvera et fructifiera.

Dans cette encourageante perspective, il se livre (troisième partie de l'ouvrage) à de judicieuses considérations et déductions et prodigue de sages conseils : retour à la simplicité, à l'économie, organisation du travail et de la vente, etc.

Enfin, pour terminer, il chante le sol valaisan et ses représentants les plus typiques : le paysan, le pâtre, le vigneron et quoiqu'il puisse paraître inopportun dans une étude de documentation et de statistique, cet hymne à la *terre de foi* témoigne de l'enthousiasme de M. Delaloye; il s'est souvenu que les chants de Tyrtée entraîneront les Spartates au combat et à la victoire aussi bien que les ordres de leurs généraux. B.

Franz Jost : « Das Spiel von der Schöpfung ». — Eigenverlag, Brigue.

A propos de théâtre, nous tenons à signaler, après celle du chanoine Poncet, la dernière œuvre de l'abbé Franz Jost, professeur au collège de Brigue. *Das Spiel von der Schöpfung* — jeu ou plutôt mystère embrassant les grands événements bibliques dès la création du monde et de l'homme à la faute d'Adam et au crime de Caïn — est conçu dans l'esprit du genre en honneur au XV^e siècle avec intervention de la Divinité, des anges, des démons et des esprits, ainsi que de personnages abstraits : la Souffrance, le Travail, la Famine, la Guerre, la Maladie, la Mort. Il a été joué à Brigue les 23, 27 et 30 mai dernier.

M. Jost n'en est pas à son coup d'essai ; ses drames historiques et sacrés sont de bonne facture. Cet historien, doublé d'un poète et d'un philosophe, est sans conteste à la tête du groupe des Siegen et des Zenklusen parmi le clergé, des Ebener et des Klingele parmi les profanes, qui maintiennent et propagent dans l'intégrité de ses traditions le théâtre populaire au delà de la Raspille. B.

Frédéric Montandon : « Les Monticules de Crébelley », dans *Etudes Rhodaniennes*, N^o 1, 1937.

On sait que ces monticules se dressent de 5 à 10 mètres au-dessus du niveau de la plaine inférieure du Rhône entre les villages vaudois de Chessel et de Noville. Les uns ne se composent que d'éboulis, les autres de sable, d'autres sont mixtes. Aussi les opinions diffèrent-elles quant à leur origine. La présence de gros blocs de calcaire liasique confirme un éboulement descendu du flanc oriental du Gramont, à la Derotscha. Pour M. Montandon, leur curieuse position au milieu de la plaine s'expliquerait ainsi : les masses détachées sont tombées dans le Léman dont un bras s'avancait alors jusqu'à la Porte du Scex ; par la vitesse acquise, leur partie antérieure rejaillit sur le bord Est de la cuvette soulevant et entraînant avec elle, sable, gravier et boue, et se déposa en éventail sur l'atterrissement entre Chessel et Noville ; c'est de cet amalgame de détritus et de blocs anguleux que seraient composées ces éminences qui depuis bientôt un siècle intriguent les géologues.

Remarquons toutefois, qu'à la séance de la *Société vaudoise des Sciences naturelles*, du 30 juin 1937, M. Elie Gagnebin a combattu l'hypothèse de M. Montandon. Pour lui, il ne s'agit dans les collines de Crébelley ni d'un écroulement, ni de moraines du glacier du Rhône, mais bien des moraines frontales d'un glacier local descendu de la Derotscha après le retrait du glacier du Rhône.

Enregistrons, sans les discuter, faute de compétence, les points de vue divergents des deux savants. Que l'éboulement des Evouettes se soit produit, d'après l'un, à l'époque du retrait wurmien ou, d'après l'autre, à celle du retrait du glacier du Rhône, l'intéressant pour nous est qu'il soit mis hors de cause dans la catastrophe de 563 que certains lui attribuent. B.